

# Elena Ferrante: « Le corps épouse le mouvement du mot »

L'auteure du best-seller mondial « L'Amie prodigieuse » préserve son anonymat derrière un pseudonyme. Cela ne l'empêche pas de s'exprimer parfois dans la presse. En témoignent certains textes de « Frantumaglia », recueil d'essais et d'articles, et ce rare entretien au « Monde des livres »



PROPOS RECUEILLIS PAR  
FLORENCE NOUVILLE

**A** l'époque, elle n'était pas encore l'auteure best-seller de *L'Amie prodigieuse* (Gallimard, 2014-2018). Dans *Frantumaglia*, qui vient de paraître en France, Elena Ferrante revient notamment sur ses débuts en littérature. Nous sommes en 1991. Elle signe alors son premier livre, *L'Amour harcelant* (Gallimard, 1995) et écrit à son éditrice, Sandra Ozzola – fondatrice, avec son mari, Sandro Ferri, des éditions E/O, à Rome –, qu'elle refuse de se livrer à la moindre forme de promotion. Elle demande qu'on l'en excuse, note qu'elle conçoit « les difficultés que cela risque d'engendrer » pour la maison, et explique qu'elle comprendrait très bien si ses éditeurs décidaient, pour cette raison, de ne plus la soutenir. « Il n'est en rien nécessaire que cet ouvrage soit publié... »

Les raisons de son choix ? « J'ai du mal à l'expliquer de façon exhaustive », note-t-elle – on comprendra, au fil de la lecture de *Frantumaglia*, que ces dernières ont évolué. Qu'elles sont passées par trois

étapes : l'auteure, timide, a d'abord voulu se protéger, puis son choix est devenu l'expression d'une protestation (contre le système médiatique qui accorde « plus d'importance à l'aura de l'auteur qu'au texte lui-même ») ; enfin, l'anonymat lui a permis une telle liberté de création qu'il est devenu pour elle indissociable de l'acte d'écrire.

Pas de promotion directe donc, ce qui ne veut pas dire que le dialogue avec la presse était proscrit. « Je n'interviendrais qu'à travers l'écriture, en me limitant toutefois, là aussi, au minimum indispensable », note l'écrivaine dès 1991. « Le Monde des livres » l'a prise au mot et lui a fait parvenir à la fin de 2018, via son éditrice, quelques questions portant sur son travail et son œuvre – sujet de *Frantumaglia* – auxquelles elle a accepté de donner des réponses. Peut-on être certain que c'est bien « Elena Ferrante », l'auteure anonyme de *L'Amie prodigieuse*, qui s'est prêtée à cet entretien ? Pas plus qu'on ne peut garantir quoi que ce soit à son sujet.

« *Frantumaglia* » : ce mot signifie-t-il quelque chose d'un point de vue littéraire ? Vous dites que votre mère l'employait pour « décrire son état d'esprit lorsqu'elle éprouvait des impressions contradictoires qui la tiraillaient » et la faisaient souffrir. Pourquoi avoir placé ces réflexions sur votre travail d'écrivain sous le signe de la souffrance ?

France ? Ecrire est-il pour vous un acte douloureux ?

« *Frantumaglia* » est un mot dont je me suis servie et dont je me sers pour dire que l'acte de raconter part d'un « moins » et, à travers un effort de composition, tend ambitieusement à capturer un « plus ». Il vient du verbe *frangere*, « briser », d'où *frantumare*, « mettre en pièces », *mandare in frantumi*, « faire voler en éclats ». Il évoque un fatras de rebuts

« Dire la vérité en mentant, écartier tout ce qui n'appartient pas à ma fonction d'auteure m'ont semblé et me semblent une façon de conquérir la plus totale liberté d'expression »

de diverses origines et ne possède pas la noblesse mélancolique ou tragique du mot « ruines » ou du mot « décombres » ; pis, il est porteur d'une valeur péjorative. Quant à sa tonalité émotive, elle se rapproche de l'expression « je suis en miettes », une sensation qui précède les souvenirs organisés, ou qui succède à leur explosion, parmi des éclats minuscules de mémoire. C'est un état très douloureux, apparemment sans rédemption, et, de fait, au début, une souffrance réelle entrave la fiction, écrire est ardu, on

avance par tentatives et en commettant des erreurs. Mais quand le récit commence, s'abandonner au tourbillon désordonné des éléments de notre expérience, en essayant de retenir et d'aligner dans l'écriture ce qui nourrit la vérité de la narration, procure paradoxalement du plaisir, parfois de la joie.

Le corps est un thème qui revient souvent dans « *Frantumaglia* ». Vous notez à plusieurs reprises que « l'effort que requiert l'écriture touche tous les points du corps » ; vous parlez même de l'impression d'être « fouillée ». Comment l'acte d'écrire peut-il impliquer le corps entier ? Faut-il rapprocher cela du fait que, dites-vous, « le mot est toujours charnel » ? Quel lien faites-vous entre l'écriture et la chair ?

Pour employer une formule, je dirais que le mot, qu'il soit noble ou trivial, est une sorte de sécrétion de la chair. Quand le besoin de s'exprimer devient urgent, cette faculté se déploie en nous. La nécessité de parler, d'écrire avec vérité, bouleverse notre organisme, le stimule sans frein. Et les mots surgissent avec notre goût, notre odeur, notre façon d'écouter les choses, de les toucher et de les regarder. Quand, miraculeusement, nous

parvenons à faire bon usage de cette sécrétion – et l'on ne sait jamais ce qu'est exactement ce bon usage –, nous avons l'impression pendant un bref laps de temps d'avoir réussi par enchantement à coller parfaitement au monde. Le corps épouse les mouvements du mot dans la réalité et dans le discours, il jouit, pleure, halète, réfléchit, prie, tombe malade, meurt, renaît. Mais c'est une illusion qui ne dure pas. Il est rare que notre pauvre chair fasse des miracles.

Vous parlez souvent de vérité littéraire : « J'écris pour raconter sans mystification ce que je sais. » Cette sincérité, en effet, est l'une des marques de votre prose. Comment expliquer ce paradoxe qui veut que, dans la fiction, on fasse, comme vous l'écrivez, « beaucoup moins semblant que dans la vraie vie » ? Comment parvient-on à être, comme vous dites, « sincère à un point insoutenable », tout en se préoccupant de musique, de rythme, de justesse et de style ? Et comment savez-vous que vous avez touché le fond de cette vérité ?

Bien entendu, je ne le sais pas. Je sais juste que tout roman constitue, pour moi, une tentative de désamorcer les autocensures qui, si elles me permettent de vivre dans une paix apparente avec mon monde et avec moi-même, constituent en réalité une entrave très grave. Dire la vérité en mentant, faire de fausses déclarations pour prononcer l'imprononçable, écartier tout ce qui n'appartient pas à ma fonction d'auteure m'ont semblé et me semblent une façon de conquérir la plus totale liberté d'expression. Et pourtant, cela reste difficile. Quand j'entreprends de raconter, tout peut se transformer en obstacle. Par exemple, l'obsession de la forme s'empare de moi dès les premières lignes, et le perfectionnisme m'apparaît bientôt comme la mort du vrai, il commence en tant que « désir de mieux dire » et se mue en « crainte de dire au-delà du supportable ». Voilà pourquoi, par prudence, je me place parmi ceux qui jugent le brouillon souvent supérieur au propre.

## « L'idée de mouvement m'intéresse » : Ferrante du texte à l'image

COMPTE TENU DE SA STRUCTURE CHRONOLOGIQUE EN QUATRE TOMES, de son caractère cinématographique et des dix millions d'exemplaires vendus – en 40 langues – à travers le monde, il était assez probable que le « quatuor napolitain » d'Elena Ferrante deviendrait tôt ou tard une série.

Réalisée par l'Italien Saverio Costanzo, la première saison de *L'Amie prodigieuse*, qui en comptera huit, est programmée sur Canal+ à partir du 16 janvier. On y découvrira Elena Greco et Raffaella Cerullo

(incarénées par Elisa Del Genio et Ludovica Nasti), sous les traits de deux petites filles à robe grise et socquettes blanches que l'on voit grandir sur fond d'Italie des années 1950 et de dialecte napolitain. « Rien n'arrête une femme déterminée. Comment en arrêter deux ? », interroge le slogan du dossier de presse.

**Collaboration par correspondance**

Ce n'est pas la première fois qu'une œuvre de Ferrante est transposée à l'écran. Mario Martone, dès

1994, avait notamment écrit et réalisé le film inspiré de *L'Amour harcelant*. Ferrante, dans *Frantumaglia*, raconte d'ailleurs la part et l'intérêt qu'elle avait pris à l'époque à cette entreprise. A nouveau, elle a collaboré au projet, entretenant avec Saverio Costanzo une abondante correspondance concernant l'intrigue, les personnages, les décors et le rythme de la série. « Je ne me préoccupe pas de savoir si mes livres sont trahis ou non », a toujours dit la romancière.

Dans une interview à *La Repub-*

*blica*, le 12 octobre 2018, elle renchérit : « L'idée de mouvement m'intéresse. » Ce mouvement, c'est celui du roman qui passe du texte à l'image et, pour ce faire, « perd son habit littéraire, se dénuode, dit-elle. C'est cette nudité qui me trouble et m'intrigue à la fois. Ceux qui font le film sont les seuls qui à la lecture doivent "déshabiller" le récit et en prendre les mesures pour lui donner un nouvel habit. » En dépit de cet intérêt, Ferrante indique n'avoir nulle intention d'écrire un jour pour le cinéma. ■ F.L.N.



FANNY MICHAËLIS

## Repères

**ELENA FERRANTE** est le pseudonyme d'une écrivaine italienne qui, dans *Frantumaglia*, affirme être née à Naples en 1943 d'une mère couturière s'exprimant en napolitain. Selon une enquête du journaliste indépendant Claudio Gatti, publiée en 2016 dans *Il Sole 24*, il pourrait s'agir d'Anita Raja, traductrice et jadis directrice, aux éditions E/O, d'une collection qui publia le premier Ferrante.

C'est en 1995 que sort en France **SON PREMIER ROMAN**, publié, comme tous ses livres, chez Gallimard, sous le titre *L'Amour harcé*, un thriller familial autour de la relation mère-fille (prix Oplonti et prix Procida Elsa Morante). Suivront, neuf ans plus tard, *Les Jours de mon abandon*, l'histoire d'une rupture conjugale après quinze ans de mariage. Puis, en 2009, *Poupée volée*, le drame d'une universitaire qui voulait être « une mère irréprochable » et *Cronache del mal d'amore* (2012, non traduit).

De 2011 à 2014 paraît en Italie **SA TÉTRALOGIE BEST-SELLER**, *L'Amie prodigieuse*, ou les aventures d'Elena et Lila, deux amies d'enfance ayant grandi dans les vilains faubourgs de Naples avant de connaître des destins opposés. Gallimard a publié les quatre volumes entre 2014 et 2018 sous le titre *L'Amie prodigieuse*, *Le Nouveau Nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste* et *L'Enfant perdue*, tous traduits par Elsa Damien.

Elena Ferrante est également l'auteur d'un **RECUEIL DE NOUVELLES**, *La spiaggia di notte* (2007, non traduit). Son **ESSAI**, *Frantumaglia. L'écriture et ma vie*, est paru en 2003 en Italie (édition augmentée en 2016).

Dans vos sept romans traduits, il me semble que l'un des fils directeurs est l'image récurrente d'une femme « en miettes », mais qui se bat pour faire de la menace destructurante de ses vieilles blessures incurables une force qui lui permettra de trouver un nouvel équilibre. Quelle est d'après vous la source de ce leitmotiv ?

Dans mon enfance et mon adolescence, j'ai vu de nombreuses femmes écrasées par leur condition d'êtres humains exposés à toutes sortes de vexations. Elles paraissaient heureuses, mais elles craquaient d'un coup, et ce qui les brisait venait des fondements mêmes de leur bonheur : amour, mariage, mari, enfants. Dès qu'elles refaisaient surface, elles se trouvaient vieillies et détestaient les hommes, les autres femmes et leur propre personne. Adulte, j'ai senti que, malgré une amélioration notable de notre condition, il fallait peu de chose – une trahison, du harcèlement au travail, une maternité difficile – pour que nous échouions dans le même gouffre que nos mères et nos grands-mères. Mes romans viennent du besoin de montrer qu'il est – aujourd'hui encore – très facile de nous perdre. Et en général, oui, j'essaie d'indiquer que nous disposons d'instruments supplémentaires pour nous en sortir et nous sauver. Mais je me garde bien de raconter des histoires édifiantes. Le roman, s'il est bon, s'accomplit dans la narration pure et simple.

Après « *L'Amie prodigieuse* », quelle « *frantumaglia* » sera le point de départ de votre prochain projet ?

En ce moment, je m'intéresse à cette tendance que nous avons à nous mettre sérieusement en danger pour des bêtises. En général, nous y voyons une caractéristique de l'adolescence. L'adulte dit : « Ne fais pas ça, tu vas te blesser inutilement. » Mais les adolescents le font. En réalité, c'est un élan qui nous accompagne toute notre vie. Nous subissons le charme de ce qui, sans raison valable, brisera les équilibres de notre vie et de ceux qui nous aiment. ■

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

## EXTRAIT

« Elsa Morante écrit [dans la nouvelle "Le Châle andalou", 1963] : "Personne, à commencer par les couturières des mères, ne va penser qu'une mère ait un corps de femme." »

Ce "personne ne va penser" est à mon avis très révélateur. Il signifie que l'informe conditionne avec une telle puissance le mot "mère" que, pensant au corps auquel le mot devrait renvoyer, les fils et filles n'arrivent qu'avec répulsion à lui attribuer les formes qui lui reviennent. C'est aussi le cas des couturières des mères qui sont pourtant femmes, filles, mères. Par habitude, de façon irréflective, elles confectionnent à l'intention de leur mère des vêtements qui effacent la femme, comme si la seconde était une lèpre pour la première. De ce fait, l'âge des mères se transforme en un mystère sans importance, et la vieillesse devient leur seul âge. »

FRANTUMAGLIA, PAGE 19

# Faire connaissance avec une écrivaine

Recueil de lettres, d'interviews, de réflexions littéraires couvrant les années 1991-2016, « *Frantumaglia* » dit beaucoup d'Elena Ferrante

**V**ous aurez beau chercher dans les dictionnaires, vous ne le trouverez nulle part, ce mot étrange, *frantumaglia*, dont les sonorités, en français, évoquent vaguement les fantômes et le mal. Emprunté au dialecte qu'utilisait naguère la mère d'Elena Ferrante (lire l'entretien ci-contre), ce terme « fourre-tout » désigne, selon l'écrivaine, un « matériau hétérogène difficile à définir », quelques notes de musique, un souvenir mouvant, « des petits et des grands morceaux dont il est ardu de déterminer la provenance et qui font du bruit dans la tête ». Ces fragments peuvent vous mettre « mal à l'aise dans certaines occasions », tandis que dans d'autres ils vous poussent à écrire. D'où ce titre. Rassemblant lui aussi des « morceaux » – lettres, interviews, réflexions sur la fiction... –, *Frantumaglia* est un recueil composite dont le titre est finalement à l'image de son auteure : un mot (une femme) que l'on n'a jamais vu(e), qu'on lit sans le (la) connaître, et dont on sait d'emblée qu'il (elle) gardera sa part de mystère.

Ce mystère, l'auteure s'en explique dès le début de l'ouvrage (paru en Italie en 2003 puis, dans une édition augmentée, en 2016, et couvrant les années 1991-2016). « Je ne crois pas que les livres aient besoin des auteurs, une fois qu'ils sont écrits. S'ils ont quelque chose à raconter, ils finiront tôt ou tard par trouver des lecteurs », affirme catégoriquement Ferrante. C'était en 1991. Vingt-huit ans plus tard, sa position n'a pas varié d'un iota : non seulement la connaissance de l'auteur n'apporte rien à la compréhension de son œuvre, mais l'anonymat a

« agrandi » son écriture. Pas seulement parce qu'il va de pair avec une liberté créative absolue (« J'ai eu l'impression d'avoir libéré les mots de ma personne »). Mais aussi, paradoxalement, parce qu'il permet de gagner en « présence » (« L'écrivain qui n'existe pas à l'extérieur du texte s'offre à l'intérieur du texte, s'ajoute consciemment à l'histoire, œuvrant de façon à être plus vrai qu'il ne parviendrait à l'être sur les photos d'un magazine »).

Il est certain qu'après l'avoir lue pendant 450 pages, on a l'impression de la connaître assez bien, Elena Ferrante. Elle nous parle de sa démarche, de ses livres, des films qui en ont été tirés. Elle revient sur ses héroïnes, Delia, Olga, Leda, Lenu... et aussi sur les femmes en général, le féminisme et les grandes figures

Quelle auteure certes, mais d'abord quelle lectrice !

qu'elle aime en littérature – Jane Austen, Virginia Woolf, Anna Maria Ortese, Clarice Lispector, Alice Munro et bien sûr Elsa Morante, pour qui elle a toujours nourri une vive admiration.

Dans certaines pages – lorsqu'elle reçoit le prix Elsa Morante justement, en 1992 –, on « voit » Ferrante préparer son discours (que quelqu'un d'autre lira pour elle) et puiser dans ses souvenirs de lecture. On l'entend disserter sur les « organismes complexes » que sont les livres et « les parcours imprévisibles que les mots accomplissent dans nos esprits ». On la suit enfin lorsqu'elle se livre à quelques commentaires de textes de Morante – par exemple du *Châle andalou* (1963) – avec une virtuosité et une

intelligence qui forcent l'admiration. Quelle auteure certes, mais d'abord quelle lectrice ! Et ses analyses finissent toujours par la ramener à la même conclusion, si délicieusement à rebours de l'air du temps : « C'est la vérité littéraire qui apporte nouveauté et finesse. Ce qui compte, dans un texte court, long ou immense, ce sont la richesse, le charme et la complexité de la tessiture littéraire. Quand un roman possède ces qualités – qu'aucune astuce marketing ne peut vraiment lui apporter –, il n'a besoin de rien. »

D'ailleurs, et ce n'est pas le moindre de ses charmes, *Frantumaglia* n'est pas seulement un recueil à la gloire de la « grande littérature ». « J'ai cessé depuis longtemps d'apprécier une vie où la Littérature l'emporte sur tout le reste », note Ferrante en chantant les louanges de ce qu'elle appelle certains « bas-fonds » de la narration. « Plus les années passent, moins j'ai honte de m'être passionnée pour les histoires des journaux féminins qui circulaient autrefois chez moi (...). Ce sous-sol de l'écriture (...) me semble lui aussi devoir être exploité, car ce n'est pas seulement parmi les classiques, mais là aussi que mon envie de raconter a grandi. Et dans ce cas, à quoi bon jeter la clé. »

Discretion, humilité, foi dans les textes, ouverture d'esprit, noble distance et maturité : *Frantumaglia* est aussi, à sa façon, un manifeste. Il dit, avec une sagesse et une finesse dont on ne se lasse pas, les valeurs hors du commun d'un écrivain qui ne l'est pas moins. ■

FL. N.

FRANTUMAGLIA. L'ÉCRITURE ET MA VIE (La *Frantumaglia*), d'Elena Ferrante, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Gallimard, « Du monde entier », 464 p., 23 €.